

Saint Basile archevêque de Séleucie  
SUR LA VERTU ET SA PRÉCIOSITÉ

En méditant souvent sur les bienfaits de la vie dont je jouis, en constatant que la création regorge de grâces, et en considérant les innombrables bienfaits accordés à l'humanité, je ne trouve pas de bien plus grand que la beauté de l'âme – rien de plus conforme à la nature humaine. Quelle richesse sied mieux à l'humanité que celle des espoirs pieux ? Qui peut être autant célébré pour sa puissance que pour sa raison, honorée par le Seigneur de tous ? Quel plaisir du luxe peut se comparer à celui que procure une conscience nourrie par la connaissance vivifiante ? Quel que soit le bien que vous puissiez citer, vous n'en trouverez aucun qui glorifie autant l'homme que la raison d'inspiration divine. Même les animaux irrationnels partagent avec nous tous les autres bienfaits; ainsi, la jouissance d'un rayon de soleil est agréable, mais aussi commune aux bêtes; la distribution de nourriture procure du plaisir, mais ne leur est pas étrangère; les dons de la beauté sont charmants, mais vous constaterez que même les oiseaux rayonnent de beauté. Le don de la force est glorieux, mais cet avantage appartient aussi aux bœufs; l'accumulation de richesses est désirable pour beaucoup, mais on sait que même les coquillages recèlent des trésors perliers. Aucune de nos vertus charnelles n'est étrangère à la nature des animaux irrationnels, aucune de nos propriétés corporelles n'est inférieure aux leurs. Ils ne nous sont inférieurs qu'en une seule chose, et nous les surpassons en un seul avantage. Et quel est-il ? La dignité de la raison : par elle, l'homme se rapproche de Dieu, par l'esprit, il se rapproche du Maître de l'existence; par la puissance de la pensée, il dispose de la création; par la capacité d'observation, il explore les cieux; par l'intelligence, il soumet; par la sagesse, il triomphe des dangers de la mer déchaînée; par la prévoyance, il maintient l'ordre établi; par la connaissance, il révèle le sens des phénomènes; il possède la beauté de l'existence, à l'image du Créateur. Dès le commencement, Dieu nous le rappela en disant : «Faisons l'homme à notre image» (Gen 1,26). L'honneur que confère l'image est à la fois redoutable et bienfaisant : redoutable, car elle est l'image du Prototype prodigieux – un danger non négligeable de peur que quiconque ne la souille de l'impureté du péché; mais bienfaisant, comme un don immense et immérité, que le Créateur a préparé pour nous avant même notre origine.

Ainsi, «Faisons-le», dit-il, «à notre image». Nous sommes honorés avant même la création. En donnant l'existence à chacune des créatures existantes, Dieu a exercé l'autorité d'un commandant. Il créa toute la nature visible par commandement, s'adressant impérativement à l'inexistant : «Que la lumière soit...; qu'il y ait un firmament...; qu'il y ait des luminaires dans le firmament des cieux [pour illuminer la terre]...; que les eaux produisent des reptiles, des êtres vivants...; «Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, du bétail, des reptiles et des animaux sauvages selon leur espèce» (Gen 1,3-6, 14,20-24). Lorsqu'il fallut créer l'homme, Dieu ne donna pas d'ordre, mais agit spontanément. Il ne permit pas que la création se produise sans sa participation particulière, mais veilla sur l'origine de l'homme; il ne dit pas à la terre : «Fais sortir l'homme.» Comme s'il ne pouvait pas créer l'homme seul, il fit appel à des partenaires dans cette création et, comme s'il avait besoin d'assistants, il s'exclama : «Créons !» Dieu n'eut pas besoin de réfléchir à la méthode de la création et n'eut pas recours à des assistants, mais par sa manière de réfléchir et d'assister, il montre que... Il crée une espèce chère et très importante (de créatures). Dans cet honneur se cache pour notre espèce un guide vers la piété. Il a privé toute la création du pouvoir de déification, qu'il a conféré à l'image de sa souveraineté, car tout ce qui porte l'image d'un roi est considéré comme grand. Nous le répétons (Dieu a dit) : «Faisons l'homme à notre image»; et prévoyant l'ingratitude, il n'a pas affaibli son amour : car le soleil ne doit pas cesser de briller à cause des aveugles qui ne voient pas sa lumière. C'est pourquoi, prévoyant la chute, il a manifesté son amour pour l'humanité; prévoyant l'avenir, il ne l'a pas privée d'honneur; prévoyant l'obstination, il ne l'a pas privée de grâce, afin que lorsque le temps nous affranchit de l'insatiabilité, cela serve à Dieu de fondement pour un second don, originellement éternel. La mort est une chose terrible pour corriger l'insatiabilité. Pour celui qui sera bientôt enterré, quel profit y a-t-il à tirer de cette immense création ? Pour celui qui traverse la vie comme un voyage, il est insensé de s'encombrer d'une... un fardeau incommensurable.

En effet, nous vivons la vie comme un chemin, non comme une patrie – c'est ainsi que le Seigneur l'a décrite dans l'Évangile : «Mettez-vous d'accord au plus vite avec votre adversaire, pendant que vous êtes en chemin avec lui» (Mt 5,25). La vie est à juste titre comparée à un chemin : elle se mesure en distances; elle est une auberge temporaire pour les riches comme pour les pauvres, un repos éphémère pour ceux qui ne font que passer. « Nos jours sont comme une ombre » (Job 8,9; I Chro 29,15). Où sont passées les premières années de notre vie ? Elles se sont écoulées comme une ombre fugace; nous avons disparu rapidement, tels des fantômes. Combien de temps nous reste-t-il à vivre ? Imaginez la longévité souhaitée, un siècle; triplez les

années, si vous voulez, et vous ne trouverez toujours aucune immuabilité dans cette vie, même si elle était marquée par la richesse, entourée de luxe, même si elle resplendissait de la hauteur d'un trône, même si elle était accompagnée de quelque autre splendeur terrestre. Tout est comme le flétrissement des fleurs; tout cède au deuil, étant périssable, et ne fleurit qu'un temps, car tout est en lutte constante contre les dangers. La richesse est menacée par le vol; le luxe par les maladies, le pouvoir par les coups d'État; et celui qui a lutté contre divers dangers, épuisé par d'innombrables soucis, attend la mort – un ennemi invincible, étranger à tout lieu, insensible aux présents, inexorable face aux larmes, un prédateur soudain : celui qui hier vivait dans l'opulence, aujourd'hui soudain – dans un cercueil; celui qui hier était à un festin somptueux, aujourd'hui – sur la liste des morts; celui qui hier était sur le trône, demain – dans un linceul; celui qui hier était entouré de flatteurs, peu de temps après – par les vers. Où est la joie du nombre de bourses (d'or) ? Où est la vantardise des revenus perçus ? Où est la différence entre riche et pauvre après la mort ? Où est la différence entre un roi et un mendiant ? L'un succède à l'autre, la mort est leur fin; nul n'emporte rien dans la tombe, si ce n'est son vêtement funéraire. «La piété avec le contentement est une grande source de gain», dit-il. «Car nous n'avons rien apporté dans le monde, et il est évident que nous n'en emporterons rien» (I Tim 6,6-7).

Le raisonnement de l'homme content est implacable : rien de ce qu'il a acquis ne l'accompagnera : «Nous n'emporterons rien», dit-il. Mais qu'emporterez-vous avec vous, se demande-t-il, que vous n'avez pas apporté ? Pourquoi retenir ce qui ne dépend pas de vous ? Ce qui dépasse le «contentement» est inutile à ceux qui l'ont acquis. Tout ce qu'un homme accumule sert à se vêtir et à se nourrir, et le reste est hérité par les vivants. Nous, propriétaires dotés de volonté, mourons en léguant ce que nous sommes impuissants à prendre; ce que nous ne pouvons retenir, nous pensons le laisser derrière nous, et pourtant, si nous le pouvons, nous ne le cédon pas à autrui. Le début d'un testament révèle cette signification : «Si je vis, alors je posséderai mes biens.» On rédige un testament, on fait une prière et on transfère ses biens, tout en priant Dieu pour que ce qui y est stipulé ne se produise pas : «Si je vis, alors je posséderai mes biens.» Et même à notre dernier souffle, nous ne renonçons pas à nos biens. Et si, dit-on, le destin commun des hommes me frappe, alors je souhaite avoir des héritiers. Il y aura un héritier, même si vous n'en voulez pas; la nature vous a contraint, même contre votre gré, à avoir des héritiers. Même si vous n'aviez pas désigné d'héritiers pour vos biens, vos biens trouveront des héritiers; si vous ne les aviez légués à personne, vous ne pourriez emporter avec vous ce que vous avez acquis. Je ne dis pas que faire un testament soit une mauvaise chose – et le prophète exhorte l'homme : «Faites un testament pour votre maison, car vous mourrez et vous ne vivrez pas» (Is 38,1) – mais je critique notre rapport aux biens terrestres, car nous considérons la propriété transmissible comme plus précieuse que celle qui ne l'est pas. «La piété est un bien précieux» : elle n'est pas soumise à la succession des morts, n'est pas léguée par testament, ne quitte pas celui qui l'a acquise et ne se transmet pas par héritage. Le pieux est sa propre arche, héritier de ses propres richesses, il emporte avec lui le trésor de la piété, est empli de l'espérance, porte en lui, tout au long de son voyage, les vertus acquises, trouve au ciel sa demeure, rejoint l'armée des justes, jouit de la gloire éternelle du royaume et s'approche avec assurance du Roi, en criant : «Tu m'as rendu mon héritage !» Telle est l'aspiration des chrétiens. Naître est donc une grande bénédiction, car on sera jugé digne d'un spectacle divin qui dépasse toute imagination : la résurrection soudaine des morts, la transformation extraordinaire de la terre, les trompettes réveillant ceux qui sont morts depuis des temps immémoriaux, les justes volant dans les airs, des joies véritablement angéliques, la descente du Seigneur sur terre devant l'univers entier. Oh ! combien extraordinaire sera l'exclamation de ceux qui l'ont ardemment aimé lorsqu'ils viendront à sa rencontre : «Souviens-toi, Seigneur, comment nous avons marché devant toi dans la vérité et fait ce qui te plaît»; et lorsqu'ils crieront, ils entendront aussitôt une voix : «Je connais les miens, et je suis connu des miens» (Jn 10,14). Abandonnons donc le souci des choses de ce monde, allégeons nos âmes des fardeaux terrestres, tournons nos pensées vers l'avenir, préservons la dignité de l'image royale sous le précieux manteau de la vertu; investis du pouvoir de régner sur les choses de ce monde, ne le pervertissons pas.

